

aussi des bibelots, cartes postales, photos et souvent on y revient l'année suivante quand on possède une résidence secondaire.

F. de Beaulieu nous donne un livre richement documenté sur le temps des vacances, qui fait la part belle au XIX^e siècle et à l'avant 1914. Mais curieusement, le temps des guerres et des reconstructions n'est guère évoqué si ce n'est une photographie de propagande de soldats allemands en 1941 regardant les napperons de « Bigoudènes avenantes », p. 115. Sa localisation à Dinard interroge. Pourtant, ces « touristes » allemands d'un genre un peu particulier ont occupé bon nombre d'hôtels, de villas et de lieux de villégiature durant la Seconde Guerre mondiale. Et on aurait aimé en savoir un peu plus sur la légende de cette photo qui affirme que les deux guerres mondiales n'avaient pas marqué « un arrêt des activités touristiques », ajoutant : « il a même été montré que le littoral avait vu sa fréquentation s'accroître au fil des années ». La multiplication des chantiers allemands du Mur de l'Atlantique, la surveillance renforcée des côtes et le minage des plages permettent d'en douter.

Christian BOUGEARD

Jean-François BOTREL, *Rennes-sur-Vilaine, la Société des régates rennaises – du canotage à l'aviron pour tous 1867-2017*, Rennes, 2017, Société des régates rennaises-Aviron, 402 p.

L'ouvrage de Jean-François Botrel intéressera les historiens et amateurs d'histoire, bien au-delà des membres de la Société des Régates rennaises (SRR) ou des passionnés de sports nautiques. L'auteur, professeur émérite de langues et culture hispaniques, président honoraire de l'université de Rennes 2, ancien recteur d'académie et, depuis 1952, membre de la SRR qu'il a présidée de 2009 à 2012, nous offre avec ce livre l'exemple de ce que l'historiographie locale peut produire de meilleur dès lors qu'elle ne se cantonne pas à l'érudition ou à l'anecdote.

Cette histoire de la doyenne des associations sportives rennaises paraît à l'occasion du cent-cinquantième de la société, fondée en 1867. Elle se revendique à juste titre de la « micro-histoire », cette approche historique « au ras du sol » qui, à partir d'objets d'analyse de taille limitée, veut produire des effets de connaissance à plus grande échelle. L'observation de cette microsociété locale sur le long terme offre ainsi des perspectives sur l'histoire de la sociabilité, l'évolution des activités sportives et de loisirs ou le rapport de la ville à l'eau. La contextualisation des temps forts de l'association, de sa fondation aux interrogations actuelles sur son avenir, éclaire ses métamorphoses successives sous l'effet des événements qui modifient sa taille, sa composition ou ses pratiques. Le recours à l'abondant fonds documentaire de la SRR conservé aux Archives municipales de Rennes, complété par des sources privées, des témoignages et la consultation de la presse locale ou nationale, notamment la revue *L'Aviron*, apporte à l'analyse une information vaste et détaillée.

Les deux premiers chapitres resituent l'émergence de la société dans le contexte des années 1860-1890, marqué par une certaine effervescence associative, un peu partout en France, et, pour ce qui est des activités sur l'eau, par l'appropriation progressive de l'espace nautique à des fins sportives, récréatives ou festives. Le canotage est d'abord un loisir, ce temps intermédiaire entre le travail journalier et l'abandon des vacances, avant de se transformer graduellement en une « pratique codifiée de l'aviron » qui métamorphose le gentleman amateur en sportsman adepte du rowing, sur le modèle anglais d'émancipation physique par le sport. Il peut être aussi l'occasion de fêtes, organisées par la SRR elle-même – une trentaine de 1867 à 1892 – ou en association avec la ville, à une période où les festivités publiques se multiplient et se diversifient.

La SRR illustre aussi, dans une certaine mesure, la tendance à la démocratisation des pratiques sportives qui s'affirme à la fin du XIX^e siècle et commence à remettre en cause le quasi-monopole, dans ce domaine, des élites aristocratiques et grand-bourgeoises. La composition sociale de la société fait une large place aux commerçants et artisans qui représentent plus des trois-quarts des membres dans les années 1880. Le choix du canotage, pour ces classes moyennes, relève d'une stratégie de distinction sociale, bien mise en évidence par Pierre Bourdieu (*La Distinction*, 1979), à mi-chemin entre les pratiques sportives populaires, caractérisées par le mélange des corps et l'usage de la force, et celles des sports instrumentés, sans contacts physiques, de l'aristocratie. Plus encore, cet entre-deux social s'apparente aux « couches nouvelles » dont Léon Gambetta voulait faire le socle du régime républicain. Beaucoup des membres de la SRR ont des affinités sociales et idéologiques avec le républicanisme, en particulier son expression locale, le radical-boulangisme, à commencer par Edgard Le Bastard, maire de Rennes de 1880 à 1892, membre honoraire, et surtout, F. Le Sacher, président de l'association de 1872 à 1881 puis de 1886 à 1900, pilier du système « bastardien ».

Par la nature de ses activités, la SRR reflète également la volonté de démilitariser le sport et de le soustraire au climat de Revanche, à l'origine de la multiplication des sociétés de tir et de gymnastique. Pourtant, elle peine à résister à la concurrence de ces nouveaux clubs qui attirent vers eux les militaires de la garnison et tout ce que la ville peut compter de patriotes. Elle subit aussi la vogue du cyclisme, alors en plein essor, au point de connaître une éclipse de dix ans entre 1892 et 1901, poursuivant ses activités mais selon un rythme et avec des effectifs réduits, loin de la centaine de membres (peut-être 140 en 1887) de la décennie 1880.

Les chapitres suivants décrivent l'évolution de la SRR jusqu'à nos jours, une histoire séculaire faite de crises et de reconstructions, de permanences et de changements.

La période de 1901 à 1945 est une longue phase d'entre-deux-crisis, entre le repli de la fin du XIX^e siècle et la Seconde Guerre mondiale. Elle est dominée par la figure du docteur Patay, artisan de la résurrection du début du XIX^e siècle, qui préside

l'association de 1901 à 1936. La SRR reste encore une société de classes moyennes bourgeoises, mais elle connaît un certain renouvellement. Elle reçoit davantage d'étudiants des facultés et de l'École nationale d'agriculture – les « Agricoles » – qui accentuent la vocation sportive des activités, dans un contexte de « boom » des pratiques nautiques. Ce renfort lui permet de maintenir ses effectifs, certes fluctuants, autour de la soixantaine. Elle amorce, à partir des années 1930, un processus de féminisation qui brise définitivement l'exclusivité masculine constatée jusque-là. La première référence à une équipe féminine, composée d'étudiantes en lettres, date de 1930, la désignation de la première « lieutenant d'entraînement féminin », de 1937. Les deux guerres mondiales perturbent évidemment son fonctionnement, à travers la mobilisation de ses plus jeunes adhérents mais l'impact de la Seconde est beaucoup plus profond. Une majorité des membres apporte son soutien au régime de Vichy et décide l'exclusion des opposants à la Révolution nationale, parmi lesquels André Pailheret, étudiant en architecture à l'École des beaux-arts, affilié aux réseaux Overcloud et Buckmaster, mort en déportation au camp de Flossenbürg en 1944. En 1945, l'équipe dirigeante sortante subit à son tour les effets de l'épuration.

L'après Seconde Guerre mondiale est marquée par la chute des effectifs, tombés à trente-trois adhérents en 1946, et les difficultés financières. La lente reconstruction humaine et matérielle qui s'ensuit doit beaucoup au soutien de « firmes » sponsors, comme Oberthür. Ce concours donne l'occasion d'une première ouverture aux classes populaires avec l'entrée des apprentis de l'imprimerie. La SRR est alors, plus que jamais, une société « familiale » où se mêlent les générations. Les années 1960 sont marquées par une évolution vers l'aviron « sérieux ». Ce changement fait progresser les résultats sportifs et le nombre de sociétaires mais il crée aussi un certain clivage entre « compétiteurs » et « dilettantes », en partie à l'origine de la crise du centenaire, en 1967.

À partir des années 1970-1980, la SRR connaît un nouvel essor. Ses effectifs augmentent fortement pour atteindre le maximum historique de 263 membres en 1997-1998, grâce au nombre toujours croissant des étudiants et, désormais, des lycéens et collégiens, la présence féminine oscillant entre 21 et 42 % du total. Ses activités se diversifient. Outre la compétition et le « sport pour tous » de l'aviron-loisir, d'autres pratiques se développent comme l'aviron-entreprise avec la section PSA-Citroën, le handi-aviron et l'aviron sport santé-séniors. Le caractère intergénérationnel se renforce encore, même si l'ambiance familiale tend à s'estomper.

Cette micro-histoire d'une société locale, traversée par les échos des grands événements du siècle, tient ses promesses. Elle éclaire ce petit miracle que constitue l'exceptionnelle longévité d'une association qui a su se renouveler tout en restant la même. Quant aux nombreuses illustrations, à la quarantaine de focus, aux annexes – glossaire, palmarès, liste des dirigeants – et à la riche bibliographie, elles nous font aisément oublier les (rares) coquilles et l'absence d'index.

À toutes ces raisons de lire ce livre, l'actualité en ajoute une autre, au moment où Rennes envisage de retrouver son fleuve et de redevenir « Rennes-sur-Vilaine », comme le souligne Nathalie Appéré, maire de la ville, dans sa préface.

Pascal BURGUIN

Loeiz HERRIEU, *Et nos abeilles ? Courrier du sergent Louis Henrio (Loeiz Herrieu, er Barh-labourer) à Louise Le Meliner (Vedig en Evel), son épouse. 1914-1919*, traduction du breton, présentation, contextualisation par Daniel CARRÉ, Rennes, TIR, 2016, 625 p.

En 2014, Daniel Carré traduit du breton et présente *Le tournant de la mort* de Loeiz Herrieu. Sous ce titre sont rassemblés les carnets de guerre du militant breton, écrits sur le vif mais recomposés à partir des années 1930. Nous avons souligné ici-même²⁶ la portée de cette source, en regrettant toutefois l'absence d'appareil critique et l'insuffisante contextualisation. En 2016, Daniel Carré édite le courrier de Loeiz Herrieu adressé à sa femme durant la Première Guerre mondiale. Pour cet ensemble de 617 lettres écrites entre le 27 août 1914 et le 29 janvier 1919, il procède à un remarquable travail d'édition critique. Les biographies des deux protagonistes ne sont pas surimposées, mais sont établies pour permettre au lecteur de comprendre ce qui se joue entre les époux sur fond de guerre. Le courrier est soumis aux règles de la critique historienne : critique externe, par exemple, pour préciser quel support Loeiz utilise ; enveloppe cachetée, carte en franchise et aussi papier d'emballage de cartouches « qui ont servi à tuer des Allemands ». Critique interne pour préciser les connivences du couple, identifier leurs références, leurs relations. Un répertoire des personnages cités et présentés permet au lecteur de tisser une géographie sociale, politique et sentimentale de ce couple de militants régionalistes bretons.

Cette correspondance est, selon Daniel Carré, la plus importante de toutes celles libellées en breton. Parmi les soldats bretonnants, très peu étaient capables d'écrire dans leur langue maternelle. Son usage par Loeiz est conforme à son parcours. Il quitte l'école à 15 ans, travaille un peu sur la ferme familiale du Cosquer en Caudan, s'engage à 20 ans dans la Marine, « La Royale ». Il se rapproche du mouvement breton et devient « le premier militant culturel professionnel breton » alors que Loeiza, son épouse depuis 1910, tient la ferme des environs de Lorient.

Le contenu de ces lettres n'en fait pas un récit de la guerre, même si celle-ci est omniprésente. Loeiz part en août 1914, alors qu'il a 34 ans. Il est affecté comme sergent-fourrier au 88^e RIT, un régiment de « pépères » qui ne connaît le feu qu'en mai 1918. L'aspect militaire est second dans ce qui est avant tout une correspondance

26. *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. xciii, 2015, p. 456-459.